

# La Tête en Noir



N°212  
Sept. / Oct.  
2021



GRATUIT

SN 1142-9216

## LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

### Visiter l'Asie en noir

Peu le savent mais la Chine a aussi son *Robin des bois*. Il s'agit de l'imposante histoire *Au bord de l'eau*, supposé être de Shi Nai-an. Il y a des complots, des brigands, de la vengeance, de la boisson et de la bonne bouffe dans une suite d'aventures parfois répétitives mais rocambolesques et souvent jouissives (l'ouvrage a même été publié dans *La Pléiade* en deux volumes, c'est dire). Cela étant dit, les amateurs de littératures policières asiatiques ont peut-être été conquis de leur côté par Philippe Picquier (éditeur de récits du grand Edogawa Ranpo actuellement partiellement réédité chez Wombat) qui s'est fait une spécialité des œuvres de tous genres de ce continent. Peut-être se rappellent-ils des éditions Autrement et de leurs publications de nouvelles autour d'une ville à l'instar de ce *Tokyo électrique* (concept décliné depuis par Akashic Books et repris en France par Asphalté dans sa collection « Ville noire » : *Delhi noir*). Peut-être connaissent-ils également les ouvrages publiés par Kailash qui sont autant de récits gravitant essentiellement autour de l'Inde et de la Chine dont les truculents romans policiers qui relatent les aventures de Feluda du réalisateur indien Satyajit Ray dans cette magnifique collection « Mystère et boule d'opium ». Plus près de nous, 10-18 chez « Grands détectives » ou « Domaine policier » s'est intéressé au Japon (Dale Furutani), à la Chine (Robert Van Gulik) et à l'Inde (Tarquin Hall). Notons au passage que Tarquin Hall propose des intrigues victoriennes héritées de Rudyard Kipling (lire l'excellent roman d'espionnage *Kim*) en plus exotique que son compatriote Abir Mukherjee chez Liana Levi (qui traite lui de la période entre 1945 et 1947 en Inde avec une jolie maîtrise, vous pourrez vous en rendre compte lors de cette rentrée littéraire puisque nous arrive le troisième volet). Liana Levi qui propose aussi depuis plusieurs années Qiu Xialong et son inspecteur Chen. Il existe cependant des éditeurs qui à l'instar de Kailash et de Philippe Picquier se sont fait une spécialité de ces littératures. Il en est ainsi des éditions Gope (Malaisie, Indonésie, Hong-Kong). Quoique manifestement confidentielles, elles proposent des ouvrages

Suite page 3

# LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

## LE MYSTÈRE DE LA CAISSIÈRE DE SUPER U DISPARUE

Les habitants des Pays de la Loire se rappellent cette retentissante affaire qui a éclaté en mars 2013 à Vritz, petit bourg campagnard à la limite de la Loire-Atlantique et du Maine-et-Loire rattaché depuis 2018 à la communauté de communes Vallons-de-l'Erdre. C'est le lieu de « **Une femme a disparu, l'affaire Anne Barbot** », nouvel opus des « *enquêtes racontées par le commissaire JEAN-MARC BLOCH et Rémi Champseix* » série de, désormais, cinq petits volumes inédits produits et édités par Pocket (139p/4,95€). Nous avons déjà parlé de cette série dans le n°205 de *la Tête en Noir* (juillet/août 2020) tant la personnalité de l'ex-commissaire est haute en couleur (il vit désormais sa retraite à Pornic, où il a créé un festival du polar et anime des séminaires de criminologie). A l'occasion de cette sortie, *Ouest-France* nous apprend que « *Une femme a disparu* » et le titre suivant « *Le retraité et l'escort-girl, l'affaire Jean-Jacques Lepage* » devaient paraître l'année dernière en même temps que les trois premiers titres mais que « à cause de la pandémie, leur distribution fut repoussée ».

L'élaboration de ces petits livres est complexe. C'est « l'adaptation libre d'un documentaire télévisé pour l'émission *Indices* produite par la société *Phare Ouest* pour la chaîne RMC Story. Les auteurs se sont également appuyés sur l'intégralité des interviews filmés par la réalisatrice, ainsi que sur tous les éléments de l'enquête rendus publics par la justice. Hormis ceux de la victime et des meurtriers, tous les noms des protagonistes ont été modifiés. Les autres personnages mis en scène ainsi que les dialogues qui leur sont prêtés sont purement fictifs. » Cette gestion des personnages fictifs est d'ailleurs un peu grossière (ici la flic Rimmel, son

adjointe rougissante, le patron puant du journal local, et surtout un couple de vieilles cancanesuses copié sur les Vamps). Gestion à laquelle il convient d'ajouter les dialogues style « bon d'là, vl'à les paisans ».

Nous sommes donc à Vritz (moins de 800 habitants) et la voix de Bloch commence : « Moi qui fus un poulet des villes, je peux vous dire que, quand un homicide est commis dans une grande agglomération, l'onde de choc qu'il provoque se dilue très vite dans la population environnante. C'est très différent, en revanche, si un meurtre est perpétré dans un village. Dans ce cas, il génère sur place – au-delà de la douleur des proches de la victime – un traumatisme qui persiste durant des décennies. Et plus la commune est petite, plus la plaie met de temps à se refermer. Mais la cicatrice, elle, ne s'efface jamais totalement. » C'est archi vrai ! Et c'est tout le talent de Bloch qui frappe ainsi dès le début : un mélange de familiarité et de compétence genre Gabin le coude appuyé sur un comptoir devant un p'tit blanc. « Rémi Champseix crée la trame à partir des faits, explique Bloch à *Ouest-France*, on imagine un jeune enquêteur fictif et on écrit chacun notre tour. Je suis là pour nourrir l'aspect technique de l'enquête, les trucs et les ficelles. »

Rappelons juste les faits pour les rares lecteurs qui ignorent cette affaire. Une femme d'agriculteur éleveur part en voiture à son travail au Super U de Candé distant d'une dizaine de kilomètres. Elle n'y arrivera jamais. Disparue avec sa voiture. Son mari lance des recherches, diffuse des affiches, organise des marches de la colère contre les lents enquêteurs. On fouille toute la région en vain. De la brigade de Saint-Mars-la-Jaille 44, la gestion de l'enquête passe à la seule BTA du secteur (Brigade territoriale autonome) : celle de Beaupréau-en-Mauges 49. A 400 mètres de la ferme Barbot, on retrouve une guêtre fourrée qu'Anne mettait dans ses bottes pour travailler. Puis un chéquier où il manque cinq chèques. Enfin, un joggeur découvre une voiture brûlée au cœur d'une forêt proche, dans une clairière très discrète. Un cadavre est dans le coffre, celui de la femme du cultivateur ?

Ne poursuivons pas plus avant le récit de cette affaire car les auteurs ont choisi une chronologie qui ouvre le champ des suspects en dispersant, plus ou moins habilement, des indices à droite et à gauche. Mais la médecine légale et les exa-





mens de la téléphonie apporteront la vérité ahurissante à l'adjudante Rimmel et à son équipe...

Le récit, d'un ton très populaire, est parsemé d'infos intéressantes sur l'organisation de la gendarmerie (dont des révélations mar-

rantes sur l'histoire de la taille minimum des gendarmes), la marche des enquêtes et sa hiérarchie obligée etc... Mais c'est surtout en science et technique policière que Bloch est au top. Ainsi de la technicienne en identification criminelle (dite TIC) qui pulvérise, en vain, le fameux Bluestar sur tous les robinets, lavabos, bondes, siphons et évacuations de la ferme. « Pourquoi ? Mais voyons ! Si vous venez de tuer quelqu'un et que vous voulez nettoyer le sang - sur vos mains, votre arme ou vos vêtements -, qu'est-ce que vous faites ? Vous cherchez un robinet, pardi ! ». Autre remarque sur le scanner du cadavre « Après un incendie, les dents sont toujours très intéressantes pour un médecin légiste. Certes, ils leur préfèrent les prothèses : une tête de fémur en titane, par exemple, supporte très bien le feu et, en plus, elle est numérotée : l'idéal pour retrouver son propriétaire ! ». Bloch, enfin, au risque sans doute de choquer les proches de l'affaire, conserve son ton ironique voire cynique dans les démarches de médecine légale. On apprendra ainsi beaucoup sur les essais pour fracasser un crâne de mannequin homologué du type « Hybride III » avec « différents modèles de gallette en fonte ». Enfin, l'examen du bol alimentaire du cadavre brûlé et l'extraction de l'ADN (la reine des preuves) conduiront à l'impensable vérité. Le ton bon enfant de Bloch fait le reste : « Pour récupérer du tissu cellulaire sur un corps très calciné, on va le chercher dans un muscle profond, c'est-à-dire suffisamment protégé pour ne pas avoir été trop endommagé par les flammes. Les muscles favoris des médecins légistes sont les psoas. Ce sont deux gros muscles qui partent des vertèbres, dans le bas du dos, et passent devant le bassin, de chaque côté, pour venir se rattacher à la tête de chaque fémur. Chez le bœuf, le veau ou le porc, ça s'appelle le filet mignon. »

Michel Amelin

## Suite de la page 1

d'excellente qualité, et l'on sent la patte de l'éditeur. Elles sont à l'origine également d'une monographie touffue d'Arnaud Lanuque sur les polars et films de triades dans le cinéma de Hong-Kong, *Police vs syndicats du crime*, dans laquelle il est facile de se perdre (pour la bonne cause). L'éditeur a fait paraître depuis 2009 une cinquantaine d'ouvrages. Depuis 2018 et *Le Loup d'Hiroshima*, de Yûko Yuzuki, L'Atelier Akatombo (lancé par la romancière Dominique Sylvain et son mari Frank), nous enchante avec des publications de mauvais genres japonaises. Si ce premier ouvrage était un petit bijou de roman policier avec des personnages gris, L'Atelier Akatombo allait par la suite nous proposer un roman classique *old school* de Seicho Matsumoto (*Le Point zéro*) et même un roman *hard boiled* de Naomi Azuma (*Le Détective est au bar*). Dernièrement, avec *Invisible est la pluie*, de Tetsuya Honda (déjà parus *Rouge est la nuit & Cruel est le ciel*) on a pu découvrir un univers étrange au sein d'une série policière *procedural*, profondément ancré dans la réalité mais avec une touche insistante sentimentale. Loin de heurter le lecteur, elle le séduit peu à peu. Peut-être parce que la lieutenant Reiko Himekawa a fort à faire dans un double monde régi par les hommes (la police et les yakuzas). Le roman est assez enlevé malgré sa cohorte de personnages (une liste imposante en début de livre) et d'acronymes (difficile de savoir qui appartient à quel service). Mais l'intrigue est rondement, sans extraordinaire mais avec l'implacable réalité d'un Japon qui hésite entre traditions et modernités à partir d'un fait divers sordide et banal. Parallèlement à l'éclosion de L'Atelier Akatombo, *Matin calme* propose des *thrillers* coréens à un rythme effréné (et pour la publication et pour les intrigues qui vont à cent à l'heure). On a ainsi pu découvrir dans *Sang chaud*, de Kim Un-su, l'univers des gangsters coréens entre Quentin Tarantino et Lao She (l'auteur de *Quatre générations sous un même toit*). À la différence des polars japonais de L'Atelier Akatombo, les polars coréens de *Matin calme* mettent un peu plus l'accent sur l'hémoglobine. Enfin, cette rentrée littéraire voit l'arrivée d'un auteur taïwanais à la « Série noire ». Chang Kuo-Li avec *Le Sniper, son wok et son fusil* nous triballe non pas seulement à Taïwan, mais également à travers une partie de l'Europe en compagnie d'un tueur d'élite à gages qui n'est pas sans rappeler celui de Trevanian dans *La Sanction*. Il y a de la précision et de la trahison. Si avec tout ça vous ne voyagez pas à travers l'Asie à moindre frais...

Julien Védrenne

# MARTINE LIT DANS LE NOIR

**Manaus, de Dominique Forma (Ed la manufacture des livres).** Roman court, efficace, à l'écriture incisive de Dominique Forma, Manaus relate le parcours d'un homme pour qui la mission est prioritaire : une fois l'ordre reçu, il repère la cible, la fixe, l'élimine. Écrit à la première personne, le récit place le lecteur au plus près du personnage qui, a priori, ne se pose pas de question. "J'ai goûté pour l'obéissance". Cette phrase constitue l'incipit du livre et pourrait tout résumer. Jusqu'à ce que les services secrets l'envoient à Manaus, après avoir accompagné le général de Gaulle dans sa tournée sud-américaine. Là, vivent d'anciens putschistes partisans de l'Algérie française ou d'anciens nazis. Voilà donc notre personnage percuté par son passé. Mission accomplie. Vraiment ? C'est âpre. Noir et inéluctable. On en redemande. (12,90 euros, 153 pages)

**Sur l'autre rive, Emmanuel Grand (Ed Albin Michel).** Rien que l'évocation du lieu " Saint-Nazaire" fait surgir des images, des émotions, une atmosphère chargée d'histoire. C'est là qu'Emmanuel Grand a choisi de placer le contexte de son dernier roman paru chez Albin Michel : "Sur l'autre rive". Emmanuel Grand y a grandi pas très loin. L'autre rive, c'est celle qui sépare des mondes. Ou les relie par l'intermédiaire d'un pont, symbolique pont de Saint-Nazaire dont l'auteur décrit la traversée comme

un moment irréel, littéralement suspendu (chap 4). Sauf que la réalité assomme comme un up-percut. Un jeune de 21 ans, Franck Rivière, espoir du football local, y est retrouvé, 68 mètres plus bas. Les premières constatations font penser à un suicide, malheureusement trop fréquent. Mais cette conclusion sème le doute dans l'esprit du commissaire Ferré. Avec sa nouvelle collègue venue des Antilles et la présence de la soeur du jeune footballeur qui a fui le milieu familial pour faire carrière à Paris, ils vont soulever des pans de l'histoire locale et personnelle. On avance dans ce livre avec un sentiment de promiscuité avec les lieux bien sûr, les coups sourds des chantiers navals qui résonnent dans la nuit, les mobylettes qui traversent le pont tournant, les embruns au mémorial de Mindin, mais aussi une promiscuité avec les personnages qu'Emmanuel Grand apprivoise comme si on les côtoyait. Comme s'ils étaient nos proches ou nos voisins. C'est déjà ce qu'on éprouvait à la lecture du précédent roman "Les salauds devront payer" : des magouilles, du trafic, l'irrépressible besoin de s'en sortir et, in fine, ceux qui s'en sortent sans dommage et ceux qui trinquent.

Cette promiscuité, Emmanuel Grand la revendique dans la conclusion en forme d'adresse au lecteur : "une histoire peuplée de tes propres chimères (...) qui t'aura passionné, ému et peut-être un peu bousculé". En somme faire œuvre de mémoire. (520 pages, 21,90 euros)

**Martine Leroy**



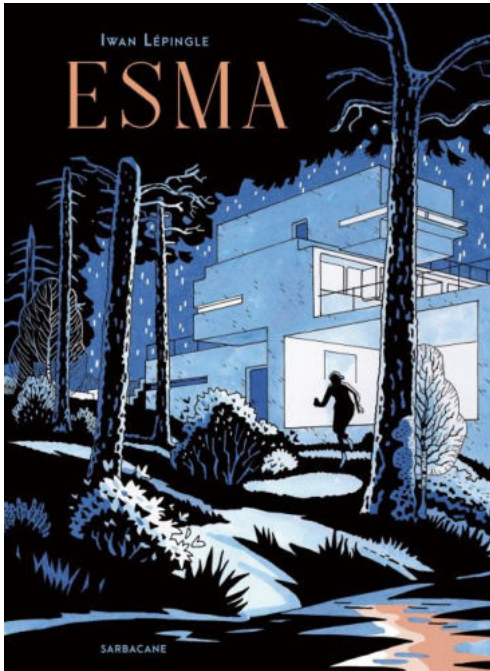
**EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BR**  
**La fosse aux âmes, de Christophe Molmy. Ed. de la Martinière.** Si Fabrice échappe miraculeusement aux balles des terroristes qui frappent au hasard dans un cinéma, sa compagne qu'il est sur le point de quitter est froidement abattue. Rongé par le remord, fragilisé par l'horreur de l'attentat, il trouve un peu de réconfort auprès d'une fonctionnaire de police dont il tombe follement amoureux. Mais quand elle disparaît, Fabrice est le suspect numéro un et sa cavale le désigne comme coupable. Isolé, sans moyens et sans expérience, il prend tous les risques en suivant une piste de terroristes trafiquants de drogues. Flic et écrivain, Christophe Molmy nous offre un beau et poignant personnage de victime du terrorisme qui culpabilise d'être encore envie alors que toute son existence s'écroule. Une belle surprise de la rentrée ! (300 pages – 20 €)

**Jean-Paul Guéry**

# ENTRE QUATRE PLANCHES

## La sélection BD de Fred Prilleux

**Esma, par Iwan Lépingle et Ceux qui brûlent par Nicolas Dehghani (Sarbacane)**  
*En un peu plus d'une dizaine d'années, les éditions Sarbacane ont creusé leur sillon du côté de la BD, avec une branche polar de plus en plus étoffée... et récompensée par plusieurs prix (Prix SNCF du polar BD, Fauve Polar SNCF, Prix Clouzot du Festival Regards noirs de Niort...). Et en donnant souvent l'occasion à de nouveaux venus de faire leurs premiers pas, ou leur retour à la bande dessinée, comme en attestent les deux albums qui suivent.*



Bon, le premier de ces auteurs n'en est pas vraiment à son coup d'essai, puisqu'**Iwan Lépingle**, après des débuts aux Humanoïdes Associés en 2002, a déjà publié deux histoires marquantes chez Sarbacane :

*Akkinen : zone toxique* (2018) et *Une île sur la Volga* (2019). Après les étendues du Grand Nord et les méandres du plus grand fleuve de la Russie, c'est du côté de la Suisse des bords du lac Léman que nous entraîne Lépingle, dans *Esma*. Pour plus de quiétude ? Pas vraiment... Car derrière les murs du domaine des Arcets, et de la Villa Matsuo précisément, se déroule un drame que ses auteurs voudraient feutré. Mais pas de chance, le double-meurtre qui vient d'avoir lieu a une témoin : Esma, jeune turque sans-papiers, qui trouve refuge chez son amie Audrey à qui elle révèle tout. C'est le point de départ d'une intrigue prenante mêlant médias, police et... sentiments amoureux. Comme dans les précédents albums de l'auteur, c'est tout autant l'aspect psychologique des personnages que la résolution du crime qui font mouche, et les démons du passé qui vont ressurgir font tout autant de mal que les coups de feu dans la nuit. Le tout dans une ambiance nocturne et mystérieuse suggérée dès la couverture (superbe !), et qui s'exprime par le bleu dominant choisi par Iwan Lépingle pour les pages d'*Esma*. Un troisième album vraiment réussi, une fois de plus !

L'ambiance est tout aussi sombre mais nettement plus urbaine dans *Ceux qui brûlent*, premier album de Nicolas Dehghani. Et pour cause : un duo de flics est chargé de mettre la main sur un psychopathe qui terrorise une grande ville à coups d'acide sur ses victimes. Un duo improbable car a priori incompatible, comme il en existe tant dans le polar, et présenté cette fois comme « la flic impulsive » (Alex) et « la risée du commissariat » (Pouilloux). Ajoutez-y une différence de gabarit bien marquée – la petite nerveuse et le grand échalas massif et maladroit – et le tableau est complet. Eh bien, ce tandem fonctionne à merveille ! Le côté obscur et dépressif d'Alex est parfaitement contrebalancé par le caractère enthousiaste et jovial de son acolyte, et tous deux vont apprendre à se comprendre, et reconnaître à l'autre ses qualités. Il leur faudra bien cela pour venir à bout de leur cinglé à l'acide. Et si on accroche à ce duo, c'est aussi parce qu'il évolue dans des décors magnifiquement inquiétants (excellent final !), et que Dehghani possède déjà un sens du rythme et du cadrage pour ses scènes d'action... ou d'investigation. Et il a fait le choix d'assez grandes cases pour ses planches, ce qui n'est pas si courant et apporte une proximité réelle avec son duo de flics. Sa couverture est tout aussi superbe que celle d'*Esma*, et l'album est présenté sous un dos toilé des plus élégants. Une marque de fabrique de la maison Sarbacane.



**Esma** Scénario et dessin Iwan Lépingle. Sarbacane, 2021 - 160 pages quadri – 22,50 €

**Ceux qui brûlent** - Scénario et dessin Nicolas Dehghani. Sarbacane - 192 pages couleur – 24,50 €

**Fred Prilleux**

# LE BOUQUINISTE A LU

## Algérie, belle Algérie

Mon père n'était pas là à ma naissance car il s'amusait à « la grande plage », traduisez, il était dans le génie et faisait des pistes avec ses petits camarades en Sahara profond. Il y est resté 28 mois en tant qu'appelé et bien que dans une unité non-combattante il est revenu marqué à vie, plutôt dans le bon sens de ce pays magnifique. Il est rentré avec la fameuse bedaine bière/tarot, des centaines de diapositives qu'il nous projetait deux trois fois l'an et une affection particulière pour les Maghrébins avec qui il a toujours eu d'excellentes relations et il en a côtoyé un certain nombre, directeur d'usine d'industrie lourde qu'il était.

La lecture de « Mon père ce tueur » de mon ami Thierry Crouzet paru il y a deux ans à La Manufacture des Livres, m'a replongé dans les ambiances de ce pays dans un roman biographique extrêmement noir à la découverte de ce père, ce tueur, honni et aimé à la fois. Un livre qui techniquement ne mériterait pas sa chronique ici alors que... « J'ai toujours eu peur de mon père. Je savais qu'il avait déjà tué au cours de la guerre d'Algérie. J'étais persuadé qu'il pouvait recommencer. »

Et puis François Muratet et son « Tu dormiras quand tu seras mort » chez Joelle Losfeld. L'ouvrage en lui-même est esthétiquement rebutant, j'imagine un concours ou un pari idiot et le machin coûte quand même 18.50€ ! Heureusement la surprise est à l'intérieur. Je ne vous ferai pas l'affront de vous faire un historique de la guerre d'Algérie, telle qu'on a accepté de l'appeler une fois qu'elle a été finie. 1960, elle n'est encore qu'une opération de police musclée et le Général a décidé de la finir une bonne fois pour toute. André Leguidel est lieutenant dans une officine de renseignement. Il s'ennuie à mourir en Allemagne, les troupes françaises y stationnaient encore car la

spécialité d'André, c'est la linguistique. Suite à une maladresse avec une fille de général, André a la grande surprise de se voir promu lieutenant



et de recevoir un ordre de mission pour l'Algérie. Sa couverture : simple trouffion. Sa mission : intégrer un commando de chasse aux excellents résultats commandé par le sergent Mohamed Guellab. Sauf que l'on soupçonne l'autochtone d'avoir abattu un officier de la métropole, de corruption, voire d'accointances avec le FLN. Il préparerait un coup dans le genre Petit Clamart on n'en serait pas étonné<sup>1</sup> ! Arrivé sur place, notre André va subir la méfiance du sergent et des membres du commando et pour la peine, ce sera lui qui sera chargé de porter la radio. La suite est essentiellement un excellent roman de guerre, bourré de rebondissements, d'actions, de cruauté et d'humanité. Parfois André bousculé par les événements se souvient de sa mission et tente avec maladresse de dénouer l'écheveau de fins cheveux qui pourraient le mener à une solution. De plus, les ordres sont clairs : si Mohamed est coupable, ce dont ne doute en aucun cas l'état-major, il faut l'abattre comme le chien qu'il est, il a bien tué l'un des nôtres. L'humour reste très présent et les anecdotes hors récit sont un dérivatif bienvenu à l'ambiance stressante de ces chasseurs de rebelles où soldats et membres du FLN sont souvent difficiles à différencier, y compris pour les civils coincés entre ces deux factions d'une guerre fraternelle.

**Jean-Hugues Villacampa**

<sup>1</sup> Attentat contre le Général De Gaulle en 1962

# SPECIAL RENTREE : POLAR EN POCHE

**Les naufragés de la discorde, de Jock Se-  
rong. 10/18.** En 1797, un navire de commerce  
parti de Calcutta pour Sydney s'échoue sur une  
île déserte. Un petit groupe parvient à rejoindre  
la côte australienne et entreprend de remonter  
les 700 kilomètres de plage pour rallier la capi-  
tale. La faim, la fatigue, le climat et les autoch-  
tones inquiétants perturberont le voyage et seuls  
un escroc impitoyable, un agent et son serviteur  
indien y parviendront au terme d'une épopée in-  
croyablement difficile et meurtrière. Chacun des  
rescapés raconte une histoire différente aux  
autorités anglaises. Un pur roman d'aventures  
doublé d'une solide critique sociale de la coloni-  
sation arrogante. (432 p. – 8.40 €)

**Clockers de Richard Price - 10/18.** Enquêtant  
sur l'assassinat d'un trafiquant de drogue, un  
vieux flic New-Yorkais honnête mais désabusé  
traque un jeune noir qui dirige une équipe de  
clockers, ces adolescents dealers qui travaillent  
dans la rue. Louvoyant entre son cynique patron,  
les flics arrogants et brutaux, les clients dange-  
reux et les tueurs fous, le gosse, rongé par un  
ulcère, essaie de ne pas craquer. Pour écrire  
cette fresque pleine de bruit et de fureur, de dés-  
espoir et de vies brisées, l'auteur a côtoyé pen-  
dant deux ans flics et dealers. Ce souci de  
l'exactitude confère au récit une authenticité et  
une profondeur qui va au-delà du simple roman  
policier. (744 p. – 10.20 €)

**Ce lien entre-nous, de David Joy. 10/18.** Dans  
une petite bourgade rurale du fin fond de la Ca-  
roline du Nord (USA), un jeune braconnier tue en  
pleine nuit et par méprise un homme. Affolé, il  
sollicite l'aide d'un ami et de sa pelleteuse pour  
enterrer le cadavre. Hélas, la victime est le frère  
adoré de Dwayne Brewer, une brute notoirement  
connue pour sa violence et sa totale immoralité.  
Dès lors, la vie du braconnier ne tient plus à rien  
et celle de son complice ne vaut guère mieux.  
L'américain David Joy maîtrise le portrait très  
fouillé de cette communauté rustique pauvre  
confrontée à une rude existence. Ses person-  
nages principaux sont particulièrement soignés  
et dotés d'une réelle épaisseur psychologique  
qui colle merveilleusement bien à l'intrigue. (288  
p. – 7.50 €)

**La confidente, de Renee Knight. 10/18.**  
Jusqu'où la loyauté à son patron peut-elle en-  
traîner un salarié ? En qualité de secrétaire per-  
sonnelle de Mina Appleton, Christine Butcher est  
une collaboratrice précieuse, capable de mettre  
sa vie de famille en danger pour satisfaire la

moindre demande de son employeur. Et même  
quand la dirigeante de cette grande entreprise  
agro-alimentaire est sur la sellette pour des con-  
trats mal rédigés et des soupçons de détournement  
d'argent, Christine reste fidèle. A condition  
de ne pas la décevoir ! Ambiance feutrée et  
suspense très psychologique pour ce récit crimi-  
nel tout en finesse de l'anglaise Renee Knight.  
(384 p. – 8.10 €)

**Le réveil de la bête, de Jacques Moulins. FO-  
LIO.** Depuis des mois, Deniz Salvère, haut fon-  
ctionnaire de la direction antiterroriste d'Europol,  
accumule les indices sur la radicalisation de  
groupes de l'ultra droite cherchant à s'unifier au  
niveau européen par la création d'une trésorerie  
commune. L'assassinat de Maryam, informatrice  
très impliquée dans l'enquête, met en péril toute  
la stratégie de prévention du terrorisme et il est  
urgent d'identifier le coupable. Aidé de son ad-  
jointe Elsa, il donne un coup de pied dans la  
fourmilière. Réaliste et très bien documenté, ce  
premier roman du journaliste Jacques Moulins  
ausculte avec talent le risque terroriste lié à la  
montée des extrêmes. En librairie le 14 octobre  
(8.10 €)

**Alibi, de C. J. Skuse. Ed. City Poche .** Jo-  
hanne, une jeune femme placée sous le régime  
de témoin protégé dans une petite ville côtière  
anglaise, est persuadée que ceux qui voulaient  
la tuer n'ont pas renoncé. Elle multiplie les identi-  
tés et s'invente plusieurs existences pour les  
rares personnes qu'elle fréquente. L'assassinat  
d'une touriste qui lui ressemble dans l'hôtel où  
elle travaille entérine ses craintes et elle craque  
nerveusement. Racontée à la première per-  
sonne, cette histoire nous propulse dans le cer-  
veau perturbé d'une jeune femme épouvantée,  
incapable de discerner la réalité de la fiction. Ce  
premier roman de C. J. Skuse est tout simple-  
ment remarquable ! (352 p. – 8.20 €)

**Jean-Paul Guéry**



# LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

## Carlo Lucarelli face à l'Histoire

En début d'année sortait chez Métailié Une affaire italienne. Le livre se passe en 1953 et met en scène l'ex commissaire De Luca. Même si rien n'est indiqué sur le quatrième de couverture, ce n'est ni la première apparition de De Luca, ni la première fois que Lucarelli ancre ses romans dans cette période trouble... Petit retour sur une des plus foisonnantes plumes italiennes.

### La série De Luca

*Carte Blanche, L'été trouble, Via delle Oche, Une affaire italienne* forment une série consacrée à l'inspecteur De Luca. Lucarelli commence à l'écrire en 1990, mais si le personnage est récurrent, Lucarelli ne les publie pas à la suite, son personnage l'accompagnant dans le temps. L'auteur les livre au gré de ses envies et aspirations et il a encore des choses à partager car en Italie, un nouveau titre est sorti chez Einaudi en 2020, *L'Inverno più nero*.

Plus jeune commissaire de la police italienne, premier du concours de la promotion de 1928, De Luca a une carrière fulgurante liée à de très belles résolutions d'affaires. Mais une adhésion au PNF, un passage par la Muti et une fiche au nom du *dottore* De Luca au Haut-commissariat pour l'Épuration vont sceller le reste de sa carrière.

La série se déroule entre les années 1944 et 1954. On assiste au parcours de De Luca qui fait tout pour se soustraire à la vague d'épuration. Persuadé de « n'avoir fait que son travail », il traversera l'Italie, de mutation en mutation, de poste « officiel » à « consultant officieux », partagé entre le désir de sauver sa peau, mais surtout de continuer à faire son métier, car il ne vit que pour ça.



De son travail sous le fascisme, on ne saura rien dans ces quatre livres, et c'est ce qui fait tout le sel de cette saga. On sait bien que les choses ne sont jamais tranchées, comme l'avait si bien résumé Philip Kerr : « des êtres gris dans des périodes grises ».

Si le contexte est extrêmement politique – et la période est dense est compliquée – la plupart des protagonistes des livres de Lucarelli sont des gens « simples », des prostituées, des fermiers... Et Lucarelli s'attache à faire voir comme le cours de l'Histoire a influé sur leurs vies. Point de Duce ou de hauts dignitaires, même s'il y aura quelques belles crapules, mais des gens qui se tentent de s'en sortir dans des conditions difficiles.

*L'île de l'Ange Déchu* se passe en Italie, en 1925. "Isolée et perdue en mer, la forteresse de l'Ange Déchu était vite devenue l'endroit idéal où envoyer en résidence surveillée les forcenés, les délinquants, les agitateurs et les opposants à l'Etat, quel qu'il fut". Hors du temps, l'île minuscule ne communique avec la terre que par de rares télégrammes. Un jeune commissaire y officie en tentant d'oublier que sa femme devient folle sur ce caillou. Jusqu'au jour où le cadavre d'une chemise noire est retrouvé écrasé en bas d'une falaise... C'est dense, fort, les personnages travaillés et le dénouement est redoutable.

*Guernica* se déroule en 1937 où, Filippo Stella enrôlé malgré lui dans la légion des volontaires italiens, est envoyé en mission en Espagne et va se retrouver à errer dans toutes les zones de guerre.

Vous l'aurez compris, Lucarelli excelle à croiser le destin de ses personnages et celui de l'Histoire, le tout de façon très brève (les romans ne dépassent pas les 200 pages) mais forte.

Il ne vous reste plus qu'à aller fouiner dans les rayons des bibliothèques ou des bouquinistes car les livres sont malheureusement épuisés, mais cela vaut largement l'effort déployé.

### Christophe Dupuis

*Carte Blanche* suivi de *L'Été trouble, Via delle Oche, L'île de l'ange déchu, Guernica*, Gallimard, tous traduits par A. Lauterbach,  
*Une affaire italienne* Métailié (trad. S. Quadruppani)



# AUX FRONTIÈRES DU NOIR

*Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien...*

**Le Système / Ryan GATTIS, Fayard (Fayard noir), mai 2021** (Traduit de l'américain par Nadège T. Dulot)

Los Angeles, 6 décembre 1993, 21h18 – 19 janvier 1994, 14h52

Augustine Clark, dit Augie, héroïnomane notoire, est le témoin unique d'un règlement de compte entre gangs latino-américains au moment où il cherchait à s'approvisionner chez sa dealeuse. Celle-ci qui a reçu trois balles dans le corps, a réussi miraculeusement à s'en sortir. Augie, lui, a ramassé le revolver laissé ostensiblement par le tireur sur les lieux du crime, signe codé entre gangs, pour pouvoir le revendre. Phillip Petrillo, l'agent de probation d'Augie, rêve de faire tomber Omar Tavira, dit Wizard, un ponté dans le milieu des gangs, et son acolyte Jacob Safulu, dit Dreamer, qui n'a qu'un seul tort : être le compagnon de la belle Angela Alvarez que Petrillo convoite. Ce dernier, après avoir retrouvé le revolver chez Augie, va faire pression sur le toxicomane et faire inculper Wizard et Dreamer de meurtre, lors d'une perquisition truquée. Si Wizard est effectivement coupable, encore faudra-t-il que la justice le prouve, Dreamer ne faisait pas partie de la « mission » d'élimination d'un membre du gang rival sur son territoire. Reste que les codes d'honneur dans un gang ne permettent pas de trahir sa famille. Dreamer va devoir rester un bon soldat et subir l'engrenage inéluctable du Système.

Ainsi commence ce roman magistralement orchestré qui met en scène tout le système judiciaire américain depuis un fait-divers sanglant jusqu'au procès en passant par la case police pervertie, par la case avocats peu regardants vis-à-vis de la loi et surtout par la case prison qui amplifie la tension déjà hyper violente entre gangs, cette fois au sein d'un milieu clos.

Chaque court chapitre, titré du nom d'un des protagonistes de l'histoire, du jour et de l'heure précise du déroulement de l'intrigue, rebondit sur le chapitre précédent. Ryan Gattis utilise l'effet de champs contre-champs qui permet au lecteur de visualiser la scène sous différents angles.

Comme chaque personnage est le narrateur de sa propre vie qui plus est avec son propre langage, le lecteur observe leurs pensées et leurs réactions face aux événements et s'attache à certains d'entre eux qui, et c'est sidérant, ont pour la plupart entre 15 et 20 ans ! Le roman



plus introspectif dépasse par là-même la thématique du sujet criminelle et judiciaire. De plus, très soigneusement documenté au niveau des procédures du système pénal, de la vie et l'organisation des gangs, un glossaire des termes argotiques en fin d'ouvrage, le roman repose sur des bases solides et renforce une lecture déjà addictive.

Proche par sa forme chorale et l'approche sociale sur fond de violences urbaines de *Six jours* (Fayard, 2015), sur les six jours d'émeutes qui embrassèrent Los Angeles en 1992 suite à l'acquiescement des policiers qui avaient tabassé Rodney King et qui se passait également dans le quartier de Lynwood et ses règlements de comptes entre gangs, Ryan Gattis nous dresse avec ce nouveau roman, un portrait fascinant de la violence à Los Angeles dans le début des années 1990. Oui, on peut par certains aspects penser à James Ellroy !

**Alain Regnault**



**la Sadel**  
**Coopérative au service des savoirs**  
7 rue de Vaucanson - Angers –  
Tel 02.41.21.14.60 et [www.sadel.fr](http://www.sadel.fr)

# LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

**Une chronique un peu différente pour cette reprise, à l'attention de ceux qui ne craignent pas le mélange des genres et sont prêts à s'aventurer dans les pas d'une enquêtrice, Andrea Cort, qui évolue dans un monde de SF. Il s'agit de *Emissaire des morts* et *La troisième griffe de Dieu* de l'américain Adam-Troy Castro.**

Dans un lointain, très lointain futur, l'humanité a voyagé loin et rencontré d'autres espèces douées d'intelligence. Du côté des hommes c'est le modèle ultra libéral, dominé par de grandes sociétés privées qui pratiquent souvent une forme d'esclavage plus ou moins consenti, qui s'est imposé. Sur la planète Bocai, les habitants locaux et une colonie d'humains vivent en paix, au point d'avoir décidé d'élever leurs enfants en commun. C'est ainsi que la petite Andrea Cort, 8 ans, a un papa et une maman biologiques qu'elle adore, et un père bocaïen qu'elle adore tout autant. Jusqu'à ce qu'une nuit une déferlante de haine ravage la colonie, ses parents sont massa-



crés sous ses yeux et elle se retrouve à trucider son père bocaïen et à y prendre plaisir. Quand la folie s'arrête, les secours la trouvent, les mains pleines de sang. Andrea dont la tête est réclamée par plusieurs peuples extraterrestres vit son adolescence en prison et devient ensuite la « propriété » du Corps Diplomatique où elle est enquêtrice pour le bureau du Procureur. Andrea est torturée, dure avec tous, et refuse d'autres contacts que ceux que sa charge lui impose. Andrea est très intelligente, efficace dans son travail et sans pitié pour les médiocres. Andrea est persuadée d'être un monstre. Voilà pour l'enquêtrice.

Le premier volume *Emissaire des morts* regroupe rassemble quatre longues nouvelles et le roman qui lui donne son titre. Espionnage à huis-

clos, enquêtes et suspense tenant aux motivations difficiles à percevoir d'espèce extraterrestres, et pour finir, une enquête classique, avec meurtre et recherche du coupable dans un monde créé de toutes pièces par des IA, l'auteur joue avec les codes de deux genres qu'il maîtrise parfaitement.

Il joue encore plus dans *La troisième griffe de Dieu* qui se présente sous la forme archi classique d'une adaptation spatiale du crime de l'Orient express puisqu'il y a un meurtre dans un lieu clos, l'enquêtrice, la victime et le meurtrier se trouvant tous enfermés ensemble : La famille Bettehine invite Andrea à venir voir le patriarche sur Xana, leur planète privée. Une famille qui symbolise tout ce qu'elle hait : l'une des plus riches de la confédération, elle a fait fortune en vendant à toutes sortes de belligérants les armes qui leur ont permis de s'entretuer et de livrer des mondes entiers à la ruine. Sans oublier, quand c'est possible, de tirer de l'argent de la reconstruction. Tout ce qu'elle déteste. Mais elle est curieuse. Elle débarque à peine sur la station orbitale de la planète qu'on tente de la tuer au moyen d'une vieille arme redoutable. Et ce n'est que le début d'une visite qui va s'avérer très éprouvante.

Ce qui convainc immédiatement dans ces textes, c'est Andrea, enquêtrice hard-boiled à la sauce SF à la hauteur des meilleurs personnages de polars, à la fois répondant à tous les clichés du genre et totalement originale. Attachante, impitoyable, à la répartie qui tue, d'une fragilité touchante, que l'on a envie de prendre dans ses bras tout en sachant qu'on s'expose à se faire, au mieux, sévèrement envoyer sur les roses.

Mais ce n'est pas tout, au long des enquêtes de grandes questions morales, très actuelles, vont se poser. Des romans d'une méchanceté réjouissante, mais en même temps pleins d'humanisme. Un bonheur, vivement le troisième.

**Jean-Marc Laherrère**

**Adam-Troy Castro / *Emissaire des morts***, (*Emissaries from the dead*, 2008), Albin Michel / Imaginaire (2020) et ***La troisième griffe de Dieu***, (*The third claw of god*, 2009), Albin Michel / Imaginaire (2021) traduits de l'anglais (USA) par Benoît Domis. .



# DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

**Les filles du soleil couchant, de Jean-Pierre Wimmer.**

**Fleuve Noir Polices - Section très spéciale – 1 - 1987**

Quartier chinois du XIII<sup>e</sup> arrondissement à Paris. Des jeunes filles fraîchement émigrées du Kampuchea démocratique sont retrouvées assassinées, horriblement mutilées. Le caractère sexuel du crime ne faisant aucun doute, c'est la Section *très spéciale* qui est chargée de l'affaire, une équipe entièrement constituée de femmes, au pedigree impressionnant (anciennes motardes, gendarmes ou encore médecins militaires démobilisées...), travaillant sur des dossiers de prostitution, de proxénétisme, des viols et autres atrocités. Les « Morues à Pandraud » comme elles se surnomment, sont des femmes qui évoluent dans l'univers très macho de la police sans s'en laisser compter.

Elles se mettent donc à traquer un tueur fou qui massacre ces gamines, mais devront faire avec la communauté chinoise, discrète et secrète, mais également avec les lenteurs bureaucratiques et l'inertie sexiste de l'appareil d'état.

Jean-Pierre Wimmer n'est pas un auteur facile à retracer. Uniquement deux romans à son actif selon les quelques sites internet qui l'évoquent. Deux titres de la Section très spéciale, les deux seuls de l'éphémère collection. *Ces Filles du Soleil Couchant* et *M. le Sexe et Mme la Mort*. Arrêtons-nous d'ailleurs un instant sur cette Section très spéciale :

Constituée de deux titres, tous deux datant de 1987, cette série propose de suivre les enquêtes des Morues à Pandraud. Les bouquins sont fins, les romans courts, et surtout plein de sexe et de sang. Pornographiques et gores, leur lecture est à réserver à un lectorat averti et fait évidemment songer à la collection Gore, qui, à la même époque, exposait sa tripaille dans toutes les bonnes librairies (et les gares et les supermarchés, si, si). Le sexe est frontal, autant que l'horreur et les sévices patiemment décrits par le menu. Jean-Pierre Wimmer sait écrire du gore, ce qui, contrairement à ce qu'on pourrait penser, est loin d'être évident.

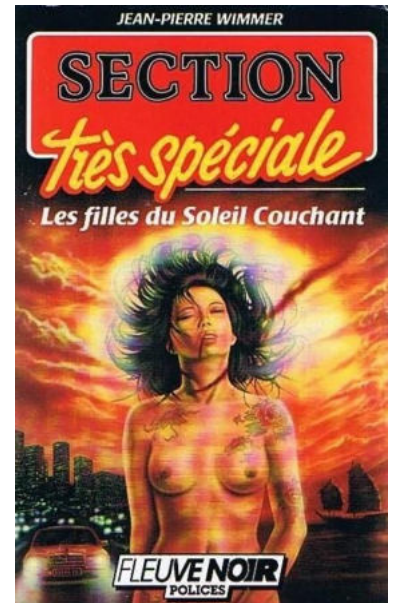
Cependant, à titre personnel, j'ai été davantage ennuyé par le fait que Wimmer ventile dans son roman ses opinions racistes, sexistes et réactionnaires dans la bouche de quasi l'intégralité des personnages. Tous catégorisent les individus par leur couleur, leur ethnie (qui essentialise totalement leur caractère), tous critiquent l'arrivée des socialistes au pouvoir (on n'est pas

loin des obsessions d'André Caroff à chaque page ou presque). Certes, tout ça prend place dans la bouche des protagonistes, mais au bout d'un moment, le lecteur n'est plus dupe. Certes, les femmes de la section sont des femmes fortes en butte aux résistances masculines mais les clichés ont la vie dure et les mentions faites à la

pilule ou à l'avortement égratignent quand même pas mal les yeux, surtout pour un roman de 1987. Peu de néo-polar au Fleuve Noir, on est bien d'accord, mais quand même, quand un substitut du procureur est d'abord présenté comme un immonde facho pour qu'ensuite, le reste du bouquin le rende au final compétent, humain, et le seul valable parmi la lie des politiques mous et permissifs de gauche qui infestent le pays, ça commence à faire beaucoup, en tout cas pour votre serviteur.

Alors au-delà des considérations politiques, le roman est bien construit, le style très libéré, intégrant les dialogues dans les descriptions, pas mal d'oralités, la documentation est là, sur beaucoup de sujets, notamment la bureaucratie de la police parisienne. Les passages concernant le tueur sont par contre lassants, dans un style un peu lourd et poseur. Cependant, ça et là, Wimmer distille des moments d'ambiance pas loin de rappeler Corsélien, propose des scènes intimistes super réalistes et ces passages valent à eux seuls la lecture du roman.

**Julien Heylbroeck**



 la Sadel  
**Coopérative au service des savoirs**  
7 rue de Vaucanson - Angers -  
Tel 02.41.21.14.60 et [www.sadel.fr](http://www.sadel.fr)

# EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

**La cavale de Jaxie Clackton**, de Tim Winton. **La Noire**, Gallimard. Convaincu qu'il va être le suspect désigné de la mort pourtant accidentelle de son père alcoolique et extrêmement violent, Jaxie, seize ans, s'enfuit à travers le bush australien. Au cœur d'une nature aride et inhospitalière, sa cavale se transforme rapidement en cauchemar jusqu'à ce qu'il rencontre un vieillard planqué dans une cabane au milieu de nulle part. Le temps de faire une pause, Jaxie et ce qui reste d'un prêtre banni par les siens vont apprendre à se connaître et à se supporter. Narrateur à la fois naïf et très instinctif, Jaxie est vraiment émouvant, obstiné, courageux et débrouillard mais la traversée du désert australien est un défi qu'il a manifestement sous-estimé. Sa rencontre avec le vieux prêtre va bouleverser toutes ces certitudes. (304 p. – 22 €)



**Petites créatures**, de Melanie Golding. **Presses de la Cité**. Angoissée à l'idée d'être mère et affaiblie par un accouchement difficile, Lauren ne profite pas vraiment de ses petits jumeaux. Pire, elle se sent menacée par une vieille femme horrible qu'elle est bien la seule à voir. De retour à la maison, mal secondée par un mari peu concerné, elle s'enfonce dans une sévère déprime post-natale qui la rend sensible aux apparitions de la vieille femme qu'elle devine funeste. Contre l'avis de sa hiérarchie, la policière Jo Harper continue à croire Lauren, mais la suivra-t-elle dans son délire quand elle affirmera qu'une sorcière a échangé ses enfants contre des créatures ? Cet audacieux mélange de thriller psychologique et d'intrigue fantastique confère à ce roman une originalité impressionnante. (380 pages – 20 €)

**Chère petite**, de Romy Hausmann. **Actes noirs / Actes Sud**. La jeune femme qui avait échappé avec sa fille aux griffes de son kidnappeur ne pouvait être que Lena, enlevée quatorze ans plus tôt. Mais, bien que sa fille ressemble comme une goutte d'eau à Lena jeune, un doute subsiste sur l'identité de la rescapée qui a pu s'enfuir d'une cabane en pleine forêt en massacrant son ravisseur au point de rendre difficile son identification. Et puis il y a un deuxième enfant, resté près du cadavre de son père, compliquant encore la tâche des enquêteurs. L'évocation des terribles conditions de vie des prisonniers et de la folie du ravisseur, les affres des parents de Lena, les angoisses des rescapés, les doutes de la police, les rebondissements : tout contribue à transformer ce premier roman en véritable succès. (330 pages – 22.50 €)

**De silence et de loup**, de Patrice Gain. **Albin Michel**. En acceptant d'être bénévole sur une mission scientifique au cœur de la Sibérie la journaliste de télévision Anna cherche surtout à oublier les terribles drames qui ont détruit son existence. Mais dans cet univers hostile et glacial, les tensions entre chercheurs ne tardent pas à rompre le fragile équilibre de l'équipe. Cette épopée qui vire au cauchemar, elle la consigne dans un carnet qu'elle destine à son frère Sacha, moine au sein d'une congrégation érémitique dans le monastère de la Grande Chartreuse. Alternant le récit d'Anna et la lecture de Sacha, l'auteur densifie doucement son intrigue, introduisant de nouveaux éléments sur le drame d'Anna, insinuant lentement le poison du doute chez le lecteur qui s'attend au pire... et ne sera pas déçu ! (262 pages – 17.90 €)

**Deacon King Kong**, de James McBride. **Ed. Gallmeister**. Obscur Diacre d'une église confidentielle de Brooklyn, le vieux Sportcoat est un peu perdu depuis le décès de son épouse, mais rien ne laissait prévoir qu'il tenterait d'abattre de sang-froid un petit dealer du quartier. Dès lors, sa vie ne vaut plus grand-chose au sein de cette zone de non-droit dont toutes les constituantes ethniques (latinos, blacks, Irlandais) essaient de tirer leur épingle du jeu tout en composant avec la mafia et les flics locaux. Pittoresque évocation du quartier pauvre de Cause Houses (petite cité de Brooklyn régulièrement envahie par les fourmis) dans les années soixante, ce roman vaut surtout pour les multiples personnages décrits avec force détails qui animent cette histoire de l'irruption d'un trafic de drogue. (540 p. – 25.80 €)

**Jean-Paul Guéry**

# ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Noir, amer et serré : #96 mots, de Jérémy Bouquin

(À paraître le 1er octobre chez Ska Editeur Numérique ; version papier sur TheBookEdition)

On ne présente plus Jérémy Bouquin. Auteur d'un nombre incalculable de nouvelles, de novellas et de romans, scénariste de BD et directeur de la collection « N », l'homme est un passionné des « mauvais genres » – avec une prédilection marquée pour le Noir –, qu'il explore en long, en large et en travers au fil de son intarissable inspiration depuis une dizaine d'années.

Eu égard à sa prolixité et à sa puissance de travail (à croire que l'adage « vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage » a été inventé pour lui), Jérémy aurait peut-être été comparé, en d'autres temps et d'autres lieux, au fameux « forçat de l'Underwood » Gilles Morris-Dumoulin. Mais le Fleuve Noir est désormais asséché, au grand dam des stakhanovistes du Polar.

Heureusement, il reste en France des éditeurs comme Ska, disposés à accueillir les projets singuliers avec enthousiasme. Ce qui tombe bien, car #96 mots sort vraiment des sentiers battus. Ce recueil propose en effet rien moins que 52 micronouvelles de 96 mots chacune – d'où son titre. Selon la quatrième de couverture de l'ouvrage, il s'agit de « récits courts et noirs, sur les femmes, la vie et le quotidien ». Postés dans un premier temps par l'auteur sur son profil Facebook, ces instantanés ont rencontré un tel succès qu'il a eu envie de les rassembler.

Et bien lui en a pris, car le caractère éphémère des réseaux sociaux ne rendait pas justice à la qualité de ces textes. De plus, Jérémy Bouquin a eu la judicieuse idée de conserver dans cette compilation l'un des principes fondateurs de la série : en l'occurrence donner un visage – et un corps – aux protagonistes de ses histoires. Chaque nouvelle est ainsi agrémentée d'un portrait de femme où la sensualité le dispute à la tristesse, mais ces photos en noir et blanc, loin de noyer le propos, contribuent au contraire à l'enraciner encore davantage dans le réel.

Des photos, donc, pour mieux tordre le cou aux clichés. Car l'un des principaux intérêts de ce livre est de mettre la femme à l'honneur. Ou plutôt les femmes, dans toute leur complexe diversité. Femmes fortes, femmes battues, femmes libres, femmes secrètes, femmes en lutte, femmes enceintes, femmes qui rêvent, femmes qui doutent, femmes qui achètent ou se vendent, femmes qui tombent et se relèvent – ou pas : nulle n'échappe à la plume acérée et



sensible de Jérémy, qui parvient à trouver ici un équilibre assez miraculeux entre noirceur et tendresse.

Si l'on retrouve bien dans ces textes (et notamment dans leurs chutes en forme de coup de poing) le style brut et direct de l'auteur, on peut aussi remarquer cette louable volonté de s'éclipser au profit de ses personnages. Une telle discrétion est d'ailleurs très intéressante : tous les hommes qui écrivent à propos des femmes ne sont pas capables d'un tel retrait... Pourtant, l'âpreté des situations n'interdit pas la délicatesse : comme le prouvent cet ensemble de récits « près de l'os » et la galerie de photos qui l'accompagne, c'est juste une question de dosage.

#96 mots, c'est « une année de cartes virtuelles hebdomadaires, pour autant de bouteilles à la mer ». N'hésitez pas à vous en saisir, a fortiori si vous n'avez encore jamais lu Jérémy Bouquin : si ce recueil reste une curiosité – ce qui dans ma bouche est un compliment –, il n'en constitue pas moins une excellente porte d'entrée dans l'univers de l'auteur. Et puis, quel amateur de Noir refuserait 52 expressos servis sur un plateau par autant de femmes fatales ?

**Artikel Unbekannt**

# Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

**Les somnambules**, de Chuck Wendig. Editions Sonatine. Nessie, 15 ans, quitte brusquement la ferme familiale de Pennsylvanie et entame une longue marche sans qu'il soit possible de l'arrêter. Elle est vite rejointe par des dizaines puis des centaines de somnambules qui, comme elle, sont totalement insensibles à la fatigue, la faim ou la soif. Pour les scientifiques qui étudient ce phénomène, c'est un échec flagrant, mais les politiciens démagogues s'emparent du sujet et préparent le chaos ultime. Entre roman social et science-fiction, ce fascinant ouvrage apocalyptique écrit avant la pandémie de Covid n'est jamais ennuyeux ni redondant. Sous couvert d'une intrigue parfaite, Chuck Wendig aborde de nombreux sujets de société comme le comp lotisme, le racisme, la manipulation des masses. Génial ! (1170 pages.25 €)

**Mamba Point Blues**, de Christophe Naigeon. Presses de la Cité. En 1918, Jules, français d'origine sénégalaise, combat au sein d'un régiment composé de volontaires noirs américains. Petit génie de la percussion, il découvre le jazz et son talent fait des merveilles. Démobilisé, il intègre un orchestre réputé à New York et entame une longue et dangereuse tournée dans le sud ségrégationniste. Très lié à Joséphine Baker, il devient célèbre, découvre sa filiation avec un aïeul progressiste, parcourt le Libéria avec Graham Green et traverse mille péripéties. Des tranchées de France aux fonctions politiques, l'histoire de Jules est une succession d'aventures passionnantes. (540 p. – 21 €)



**Et le chêne est toujours là**, de Sofia Lundberg. Ed. Calmann Lévy. Destabilisée par un divorce qu'elle a pourtant désiré, Esther est surtout rongée par la culpabilité et la séparation d'avec son fils de cinq ans une semaine sur deux est difficile à vivre. Le week-end, elle se réfugie près du vieux chêne qui vit éclore sa belle histoire d'amour. C'est là qu'un jour elle fait la connaissance de Ruth, une vieille dame étonnamment positive mais qui garde au fond d'elle un secret qu'on devine douloureux. Jour après jour, ces deux solitudes vont s'appivoiser et finir par révéler leurs plus terribles douleurs. Un très beau roman sur l'amour, la résilience, l'amitié et l'optimisme. (392 p. - 20.90 €)

5 marques pages  
contre 3 € (port compris)  
en chèque à l'ordre de  
J-P Guéry  
à l'adresse de  
La Tête en Noir



**Une soupe à la grenade**, de Marsha Mehran. Ed. Picquier. 1979. Fuyant le chaos du règne finissant du Shah et la violence des révolutionnaires islamiques de l'Ayatollah Khomeini, Marjan, 17 ans, et ses deux petites sœurs se réfugient en Angleterre. Dix ans plus tard, elles ouvrent un restaurant iranien dans une contrée rurale d'Irlande, suscitant la colère du raciste caïd local mais gagnant l'amitié sincère des braves gens du coin. Au fil des pages on découvre l'itinéraire semé d'embûches et de tragédies de ces trois héroïnes courageuses et vraiment attachantes. Entrecoupé d'alléchantes recettes, un touchant roman autobiographique qui sent bon la cuisine persane. (300 p. – 21 €)

**Ma mère avait ce geste**, d'Alain Rémond. Ed. Plon. Journaliste (Télérama, La Croix, Marianne) et romancier, Alain Rémond, 74 ans continue d'égrener ses souvenirs de jeunesse dans un nouveau livre, véritable déclaration d'amour à sa maman décédée alors qu'il n'avait que vingt-cinq ans. Huitième enfant d'une fratrie de dix, le jeune Remond a grandi dans une petite maison de la campagne normande au sein d'une famille simple et désargentée. Il évoque avec nostalgie ses jeux d'enfance au cœur de la nature sauvage, se souvient avec émotion de l'histoire de sa famille, de ses racines, des liens puissants qui unissent ses frères et sœurs. Un récit touchant de sincérité ! (150 p. – 12 €)

Jean-Paul Guéry

# LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

*Un flic bien trop honnête*, de Franz Bartlet. Seuil 2021

L'inspecteur Gamelle a un double chagrin. D'une part, sa femme, Justine vient de la quitter, d'autre part, un assassin diablement intelligent s'en prend aux habitants de sa petite ville, semant le désarroi et la peur. Déjà 23 morts ! L'inspecteur et son adjoint, cul-de-jatte (surnommé « le bourrin ») pataugent dans la semoule. Mais Gamelle, flic vertueux et obstiné a un semblant de piste. Ces 23 crimes ont été commis à proximité immédiate d'une ligne d'autobus, la numéro 17. Gamelle entreprend d'enquêter systématiquement en autobus à la recherche de témoignages utiles. Il observe que, régulièrement un quidam le bouscule. Un jour, excédé, Gamelle cogne l'importun qui se révèle aveugle ! Les lunettes du type tombent et se cassent. Gamelle, flic honnête, part à la recherche d'une paire identique. Il paie le prix fort et rencontre le propriétaire, Fernand Ladouce. Des liens se nouent : Ladouce, qui vit fastueusement, le séduit par son intelligence et son érudition et avoue qu'il aimerait beaucoup aider officieusement le policier dans son enquête. D'ailleurs, il connaît la taille approximative du tueur, obtenue par déduction. Il ne reste plus qu'à faire un appel à la bonne volonté des citoyens : ceux de la bonne taille se signalent. On vérifie leur emploi du temps. Pas de chance : aucun résultat ; et l'assassin court toujours. Gamelle, en proie à des soucis financiers, se sent obligé de faire appel à Jeffrey, le mari (très riche) de son ex-épouse. Jeffrey l'engage comme chauffeur d'une belle limousine.

Gamelle n'a jamais été chauffeur de maître, mais il apprend vite. Son nouveau métier lui laisse des loisirs. Il tombe amoureux d'une soubrette, Magdeleine. Un soir, alors qu'il attend, dans sa limousine, le retour de Jeffrey, il voit un aveugle qui traverse la chaussée au moment où arrive l'autobus n° 17. Il se précipite. Mais c'est Ladouce ! Il n'a pas le temps d'attendre une réponse de son ami, il tombe, transpercé d'un coup de couteau. Magdeleine, du fond de l'auto n'a rien vu. Quand elle sort, elle découvre son amant mort. Le bourrin mène l'enquête. Ladouce offre gracieusement son aide. Un simple bouton perdu va mettre fin à la carrière du tueur en série.

Bartlet nous concocte une intrigue originale, un divertissement pour amateurs avertis. Il avoue : « Mes crimes sont un peu trop littéraires, qu'importe il faut voir le côté créatif des choses ». En effet le lecteur s'amuse beaucoup du début à la fin. Les personnages se remarquent par leur pittoresque : Gamelle le flic honnête, se révèle



bourré de principes et profondément malheureux, dans sa vie personnelle, et dans son métier puisque le tueur reste insaisissable. Son adjoint avoue : « Pour courir derrière un tueur, rien ne vaut un cul-de-jatte ». L'obsession de ce flic n'est pas le tueur, mais les femmes, toutes les femmes. Bartlet fait de son aveugle le personnage le plus clairvoyant, celui qui relance l'enquête, celui qui prend du bon temps avec la femme de Gamelle qui ne voit rien. Une intrigue à situation renversée. L'assassin prétend avoir un dessein secret : « J'ai décidé de tuer tous ces gens parce qu'il était écrit quelque part que je devais rencontrer Justine ». A la fin il rencontre Magdeleine et le lecteur devine que l'histoire n'est pas terminée. « On peut encore s'amuser un sacré bon bout de temps ». A chacun d'imaginer une suite. Quel plaisir ce polar où l'on sourit à chaque page.

Gérard Bourgerie

## LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

**RÉDACTION** (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

**RELECTURE** : Julien VÉDRENNE

**ILLUSTRATIONS** : Gérard BERTHELOT (1984)

**N°212 – Sept. / Oct. 2021**

# Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58